

## Aurélien et Bérénice aux *Mariniers*

Frédéric Vitoux vient de faire paraître sous le titre *Aux rendez-vous des mariniers*<sup>1</sup> un récit dans lequel il évoque l'histoire de ce restaurant de l'île Saint-Louis qui ferma en 1953, restaurant populaire au début du XXème siècle qui accueillait à la fois des ouvriers, quand la population de l'île était majoritairement prolétaire, des artistes et des bourgeois. Frédéric Vitoux rappelle qu'Aragon fait figurer dans son roman *Aurélien* (1944), une scène entre le personnage éponyme et Bérénice. Il propose une lecture très particulière de cet épisode qui nous a amené à relire le texte.

Après avoir rappelé que l'un des « pilotis » - au sens stendhalien - d'Aurélien est Drieu La Rochelle, comme l'affirme lui-même Aragon<sup>2</sup>, F. Vitoux note que l'auteur appelle le restaurant *Les Mariniers*, le situe quai Bourbon et non quai d'Anjou. Mais la description des lieux correspond aux informations qu'il a pu recueillir :

*Avec quelle curiosité Bérénice entra dans ce restaurant qui avait un peu l'air d'une boutique, un rez-de-chaussée jadis peint en blanc, dans les murs épais de la vieille maison, les tables, la caisse, une porte dans le fond, rien d'extraordinaire, sinon le bariolage du public, fait de gens qui travaillaient par là, des hommes en casquette, et d'Anglais artistes, genre Oxford, et de couples trop bien habillés pour l'ensemble, et des célibataires à l'aise, des employés. Il faisait chaud et bon. Aurélien avait été reçu comme un habitué ; il avait sa serviette ici, mais on était lundi, on lui en donnait une propre*<sup>3</sup>.

Restaurant populaire où venait déjeuner les mariniers, les lavandières, à la clientèle composite, que la sœur d'Aurélien avait qualifié de « *sale petit restaurant* », alors que son frère précisait : « *on n'y mange pas mal du tout*<sup>4</sup> ». Pourtant, au moment où Aragon situe la diégèse, 1921 pour la première version, 1922 pour la seconde, le restaurant tenu par Mme Lecomte, cuisinière remarquable aux dires de ceux qui ont connu sa cuisine, est fréquenté en grande partie par les Américains ; Dos Passos y a vécu pendant et après la guerre, Hemingway l'a aussi fréquenté. Dans les années 20, il a changé de clientèle, fréquenté par de nombreux Américains. Dans son roman *Le soleil se lève aussi* (1926) Hemingway y fait se retrouver deux personnages : Bill et Jake :

*Nous dînâmes dans le restaurant de Mme Lecomte, sur la rive la plus éloignée de l'île. Il était bondé d'Américains et il nous fallut attendre debout avant de trouver des places. Quelqu'un l'avait mentionné dans la liste de l'American Women Club comme*

---

<sup>1</sup> Frédéric Vitoux, *Aux rendez-vous des mariniers*, Fayard, 2016.

<sup>2</sup> Cf. *Entretiens avec Francis Crémieux*, Gallimard, 1964. Dans la préface de 1966, Aragon précise « *Aurélien n'est ni Drieu ni moi, si j'ai pourtant cherché dans l'un et dans l'autre une sorte de vérification du personnage créé* »,

<sup>3</sup> *Aurélien*, Gallimard, « Folio Plus », p. 311-312.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 208.

*un restaurant curieux de Paris, ignoré jusqu'à ce jour des Américains. Il nous fallut, par suite, attendre quarante-cinq minutes avant d'avoir une table*<sup>5</sup>.

Point d'Américains dans l'évocation d'Aragon, mais des Anglais, et une population encore populaire. Tout se passe comme si le romancier mêlait plusieurs temporalités, celle de la diégèse, 1921-22, et un temps ultérieur, peut-être les années 26-27 quand il avait pour amante Nancy Cunard, installée depuis 1926 dans un appartement de la rue Le Regrattier, sur l'île<sup>6</sup> ; peut-être fréquenta-t-il alors ce restaurant qui n'était plus tenu par Mme Lecomte, mais par celle qui lui succéda en 1928, Mme Guérineau. Cependant, le menu composé d'anchois et de friture fait plutôt penser à la troisième restauratrice, Mme Correa, celle qui s'installa en 1934, dont la cuisine n'égalait pas celle des deux femmes qui l'avaient précédée.

Pour F. Vitoux, *Les Mariniers* est un lieu de vie et d'opposer la Seine mortifère et le restaurant hospitalier :

*Et la vie, la vraie vie, non pas celle des noyés, mais des marinières, au-dessus de l'eau, elle s'épanouit dans un restaurant comme le Rendez-vous des Mariniers, précisément*<sup>7</sup>.

Les choses sont-elles aussi simples ? C'est sans doute la figure nourricière de Mme Lecomte, personnage qui fascine l'auteur, qui, par déplacement métonymique, rend le lieu si accueillant. Certes, il y fait « *bon et chaud*<sup>8</sup> », mais rapidement cette quiétude est bouleversée par l'intrusion de deux anciens compagnons de régiment d'Aurélien, Fuchs et Lemoutard ; et ces sont les souvenirs les plus atroces de la Grande Guerre, la « brutalisation<sup>9</sup> » qui l'a caractérisée, qui envahissent le lieu nourricier. C'est là que Lemoutard raconte comment, au Chemin des Dames, hors de lui, après trois nuits sans sommeil, il a égorgé deux soldats allemands pris dans les barbelés, « *la tête chez nous, les pieds chez eux*<sup>10</sup> ». Et il a frappé, frappé et le second soldat, il « *avait peur de le laisser sans mourir*<sup>11</sup> ». C'est lui, Lemoutard, cet homme doux, qui ne cesse de raconter, comme si la mémoire servait à oublier, lui qui ne parvient pas à se laver de la souillure, car il est passé « *de l'autre côté de la vie*<sup>12</sup> ». Et Aurélien, d'abord agacé, est pris dans ce récit, « *en proie à ces fantômes*<sup>13</sup> », « *pris ainsi au piège des souvenirs*<sup>14</sup> ». Tout se passe comme si Aurélien était condamné, même dans les lieux de l'intimité avec Bérénice, à être ressaisi par les souvenirs de la guerre : au casino de Paris, quand il approche sa main du bras de Bérénice, quand la complicité va se créer entre eux deux, le souvenir de la guerre s'impose :

---

<sup>5</sup> Hemingway, *Le soleil se lève aussi* (1926)

<sup>6</sup> Vitoux, p.146.

<sup>7</sup> *Ibid* ; , p. 212.

<sup>8</sup> *Aurélien*, p. 312.

<sup>9</sup> L'historien George Moss a forgé le concept de « brutalisation » qu'il faut entendre au sens anglo-saxon de « rendre brutal », dans son ouvrage : *De la grande guerre au totalitarisme*. Hachette, 1999.

<sup>10</sup> *Aurélien*, p. 318.

<sup>11</sup> *Ibid.* , p. 321.

<sup>12</sup> Cf. *Les Voyageurs de l'impériale, Œuvres romanesques complètes*, t. 2, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1109.

<sup>13</sup> *Aurélien*, p. 321.

<sup>14</sup> *Aurélien*, p. 322.

*Dans cette loge de Paris, où tout si banalement se passait entre un homme et une femme, après tout, il reconnut ce sentiment qui lui faisait battre le coeur : il se revit ainsi, la nuit, dans un petit poste en Argonne, derrière les arbres brisés*<sup>15</sup>.

Par conséquent, il est important de souligner, comme le fait F. Vitoux, que le restaurant *Les Mariniers* est un lieu de vie, mais si l'on considère la totalité de l'épisode, si l'on prend en compte ce lieu de vie envahi par les souvenirs de la guerre, on voit comment est mis en lumière -si besoin était- à quel point Aurélien ne s'est jamais remis de « *cette longue maladie*<sup>16</sup> » que fut pour lui la guerre, alors qu'il se réveille encore la nuit avec la peur des *minen*<sup>17</sup>. L'épisode qui se déroule *Aux marinières*, certes peut être analysé dans le système d'opposition que propose Vitoux, lieu de vie *versus* lieu de mort, le restaurant *versus* la Seine et ses noyés, mais il permet surtout de vérifier les propos d'Aurélien concernant la guerre :

*Je n'aime pas en parler ... tout lui est bon pour revenir... Il ne faut pas lui donner l'occasion de me poursuivre, à cette vieille maîtresse. Elle me fait horreur*<sup>18</sup>.

Si l'on se souvient de la « situation » du personnage, telle que la définit Aragon pour lequel Aurélien « *c'était avant tout [...] l'ancien combattant d'une génération déterminée au lendemain de l'armistice, en 1918, l'homme qui est revenu et qui ne retrouve pas sa place dans la société dans laquelle il rentre*<sup>19</sup> », on trouve bien sévère ce que dit de lui F. Vitoux évoquant les « *faiblesses ou le fatalisme d'Aurélien - cet homme incapable de devenir adulte, incapable de faire longtemps illusion, face à elle, Bérénice [...]*<sup>20</sup> ». Un portrait du personnage complètement déshistorisé, ne prenant pas en compte sa « situation ».

En effet, les faiblesses d'Aurélien, quelles sont-elles ? Le fait de ne pas « *trouv[er] l'emploi de son énergie* », de ne pas « *sav[oir] vouloir*<sup>21</sup> » ? Mais cela lui vient de son long statut de soldat. Aragon explique :

*Curieux effet d'un état violent qui semble l'école du courage et de la résolution virile. Mais le soldat ne décide pas par lui-même ou il ne décide que dans le cadre d'une action qui lui est imposée. Aurélien se disait que la guerre n'avait pas dû jeter tout le monde dans cette irrésolution, et il en accusait sa nature. Il ne savait pas qu'il participait d'un mal très répandu*<sup>22</sup>.

---

<sup>15</sup> *Ibid.* p. 224.

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 45.

<sup>17</sup> *Ibid.* , p. 125.

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 278.

<sup>19</sup> *Ibid.*, Préface de 1966, p. 9.

<sup>20</sup> F. Vitoux, *op. cit.* , p. 215

<sup>21</sup> *Aurélien*, p. 45.

<sup>22</sup> *Id.*

On ne saurait être plus clair ! Des historiens de la Grande Guerre ont mis en lumière une relation particulière des combattants à la temporalité, liée à l'obéissance, au rapport à l'autorité <sup>23</sup>.

Aurélien incapable de devenir adulte ? Certes, depuis sa démobilisation, depuis trois ans, il campe chez lui. Mais là aussi, l'auteur explique :

*Si l'on songe que ces trois ans-là étaient au fond toute sa vie, après huit années de service, et les jours irresponsables du Quartier latin au sortir du lycée, on comprendra qu'il eût trente ans et qu'il fût si peu entré dans l'existence, qu'il se sentît encore à trente ans dans les vêtements d'un autre, comme un intrus dans le monde, et un peu un enfant qui s'est introduit dans les pièces de réception d'une demeure de province, avec ses persiennes baissées et les housses sur les meubles <sup>24</sup>.*

Grande complexité de ce personnage qu'on ne saurait réduire à son incapacité à se situer dans le monde, lui dont la filiation est incertaine, qui s'est toujours senti un intrus dans la vie, et pour lequel les images de mort liées à la guerre ont réactivé d'autres images de mort, liées à l'enfance, quand son père et sa mère se livraient à une autre guerre, Aurélien étant persuadé que son père a tué sa mère <sup>25</sup>.

Autre remarque de F. Vitoux : Aurélien, « incapable de faire longtemps illusion, face à elle, Bérénice, l'épouse insatisfaite d'un pharmacien de province, qui ne saurait aimer sans adorer d'abord, sans faire une idole de l'objet de son amour <sup>26</sup> ». Incapable de faire illusion ? Est-ce l'authenticité d'Aurélien amoureux qui est mise en cause, lui qui, lors de la venue de Bérénice dans son appartement refuse de parler, de peur que les mots défailent : « *Il ne trouvait rien à dire, il redoutait les mots, comme des dégradations de ce qui le possédait d'admirable, d'indicible <sup>27</sup>* ».

« Incapable de faire longtemps illusion » ? Il ne fait pas illusion, il a en face de lui une femme qui est dans l'illusion, l'illusion de l'absolu de l'amour, qui veut « à tout prix trouver l'incarnation de ses rêves, la preuve vivante de la grandeur, de la noblesse, de l'infini dans le fini <sup>28</sup> » et parce qu'il lui a dit « *je vous aime* », « *pouvait-il imaginer quel aliment de perte, quel feu il lui donnait pour se consumer toute sa vie <sup>29</sup>* ? ». Le narrateur commente : « *elle était vraiment pire qu'un meurtrier <sup>30</sup>* ». On ne saurait oublier la réflexion d'Aurélien (ou de l'auteur) à l'enterrement de Paul Denis :

---

<sup>23</sup> Cf. Emmanuel Saint-Fuscien, *A vos ordres ? La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, édit. De l'EHESS, 2011.

<sup>24</sup> *Aurélien*, p. 48.

<sup>25</sup> Cf. notre article « La guerre et le corps fantasmé dans *Aurélien* », in « Articuler le fantasme et l'histoire », *Approches interdisciplinaires de la lecture*, n° 9, EPURE, 2015.

<sup>26</sup> F. Vitoux, *op. cit.* ; p. 215.

<sup>27</sup> *Aurélien*, p. 324.

<sup>28</sup> *Ibid.* p. 333.

<sup>29</sup> *Ibi.* p. 334.

<sup>30</sup> *Ibid.* p. 335.

*Il pensa à part lui : elle serait fichue d'être contente que Paul se fût tué pour elle. Pour le coup, le voilà l'absolu de l'amour ! quelle chiennerie !<sup>31</sup>*

Ce n'est donc pas l'objet de l'illusion (Aurélien) qui est en cause, mais l'illusionniste, Bérénice. Tragique cruauté de l'amour qui fait qu'Aurélien ne sera jamais à la hauteur, quoi qu'il fasse. Tout dépend de celle qui construit l'illusion, ce qui explique « *l'étrange fidélité*<sup>32</sup> » de Bérénice à celui qu'elle n'a connu qu'un peu plus de deux mois, Bérénice qui a fait d'Aurélien, pendant 17 ans, « *un peu un être de légende*<sup>33</sup> ». L'illusion continue à fonctionner, y compris pour les autres, son entourage, comme en témoigne l'épilogue du roman ; ainsi, « *être fidèle au souvenir d'Aurélien, c'est être fidèle à l'amour de l'amour, à la haute idée de soi-même que seule confère la conviction d'être (ou d'avoir été) aimée absolument. C'est du même coup demeurer dans l'idéalisation constante du goût de l'absolu*<sup>34</sup> ». Il aurait fallu qu'Aurélien fût tout, mais comment pouvait-il l'être ? Bérénice est dans le vertige de l'absolu, vertige de l'abîme :

*Si Bérénice était pour Aurélien le piège auquel il devait fatalement se prendre, il était lui-même pour Bérénice l'abîme ouvert, et elle le savait, et elle aimait trop l'abîme pour n'y pas venir s'y pencher<sup>35</sup>.*

Il nous paraît donc un peu trop simple de proposer un Aurélien médiocre -il n'est, après tout, qu'un homme ordinaire- et une Bérénice qui ne serait qu'une épouse insatisfaite, « *prude, prudente*<sup>36</sup> ». Le roman vaut mieux que cela.

De même, il nous paraît bien contestable d'opposer Bérénice, qui serait la vie, à *l'Inconnue de la Seine*, dont Aurélien garde le masque dans sa chambre, en face de son lit. Bérénice, la vie, comme le restaurant *Les Mariniers* « *lieu de vie* » ? « *ce lieu commun entre eux, ce lieu de vie, mais qui la protège aussi, elle, Bérénice, à la fois prude et prudente*<sup>37</sup> ». En réalité, Bérénice entretient avec Aurélien un lien étroit, une fascination pour la mort. N'est-ce pas elle qui écrit, dans la lettre qu'elle adresse à Aurélien : « *Quand je vous ai vu pour la première fois, j'étais désespérée. Je faisais semblant de vivre. **J'étais déjà une morte.** Je ne croyais plus à rien. Il y avait en moi un ennui qui me rongait, la certitude d'être seule pour toujours. Je poursuivais simplement dans la vie de tous les jours une routine, des engagements pris ; Je vivais parce que j'étais née. C'est tout*<sup>38</sup> ». Est-ce vraiment cela être du côté de la vie ?

---

<sup>31</sup> *Ibid.* p. 657.

<sup>32</sup> Reynald Lahanque, « Une étrange fidélité », *Roman 20-50*, n°7, mars 1989

<sup>33</sup> *Aurélien*, p. 715.

<sup>34</sup> Lahanque, *op. cit.*, p. 13.

<sup>35</sup> *Aurélien*. p.334.

<sup>36</sup> *Aux re.* p. 214.

<sup>37</sup> *Ibid.* p. 214.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 450-51.

Peut-être entre-t-elle dans la vie, ou plutôt dans l'Histoire, quand elle incarne, dans l'épilogue, la Résistance, face au défaitisme d'Aurélien<sup>39</sup>. Mais, à peine entrée dans la grande Histoire, elle meurt, « *les balles l'avaient traversées comme un grand sautoir de meurtre*<sup>40</sup> ». Celle qui était apparue si mal habillée -du moins aux yeux d'Aurélien - au début du roman, a enfin trouvé la parure qui lui convient.

Merci à F. Vitoux de nous avoir permis de relire ce roman avec un œil neuf, si cela est possible. Preuve que le passage par l'altérité peut être féconde.

Marie-France Boireau

Université d'Orléans, Equipe de Recherche Interdisciplinaire Triolet Aragon (ERITA)

---

<sup>39</sup> Cf. notre ouvrage, *Aragon, romancier de la Grande Guerre et penseur de l'Histoire*, Presses Universitaires du Septentrion, 2013.

<sup>40</sup> *Aurélien*, p. 755.